

Toffler et la mission de l'école

Si je comprends bien, c'est à une réflexion sur nos «visions du monde» que le «comité de la mission» nous convie en juin prochain. Et le résumé des idées de Toffler, qui nous a été distribué, est une piste possible pour cette réflexion. Elle ne sera pas la seule piste, mais c'est la première.

Cette piste s'identifie dès les premiers mots de la première citation: «Une nouvelle économie voit le jour, fondée sur le savoir...». L'école fournirait donc, selon cette vision, le fondement de notre participation à l'économie. L'école développerait l'aptitude à manipuler des connaissances (des informations) pour les vendre ou les traduire en services et en marchandises. L'école serait un rouage (un rouage fondamental) de l'économie.

À première vue, tout cela est une description d'évidences. Mais il faut remarquer que, chez Toffler, **l'éducation de masse** appartient à la deuxième vague (l'ère industrielle). Dans la troisième vague, tout se «démassifie»; on assiste à «une explosion des idées, des images et des symboles» (et non pas à une explosion **d'**idées mais, si je lis bien, une explosion **des** idées ...). On se retrouve dans l'hétérogénéité, c'est-à-dire que la civilisation aurait maintenant diverses origines (genèses) plutôt qu'une seule (homogénéité). L'école distribuerait divers morceaux, divers fragments hétérogènes d'un savoir qui ne constituerait pas un ensemble (homogène).

Au dire même de Toffler, tous ces changements «entraînent des visions du monde différentes». Et ces visions auraient besoin, selon lui, d'approfondir les «relations entre la guerre et une société en proie à des bouleversements rapides» pour que la «communauté mondiale» puisse intervenir efficacement de façon préventive.

C'est toute une conception de l'histoire et de la civilisation qui se trouve là.

Dans ma compréhension de notre civilisation, l'idée d'appliquer les sciences à la production est d'abord pensée au 17^e siècle (l'idée de devenir «maître et possesseur de la nature», exprimée par Descartes) puis, progressivement, elle est mise en application par la bourgeoisie à partir du 18^e et, surtout, au 19^e siècle. Cette façon nouvelle (par rapport au féodalisme agraire) de produire et de distribuer la richesse s'est accompagnée de la colonisation qui a servi à procurer les matières premières. Cette transformation a été portée par les «idées, images et symboles» du protestantisme, comme le répètent la plupart des

sociologues et historiens de l'économie à la suite de Max Weber (*L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*).

Ce qui explose, à la fin du 19^e siècle et au début du 20^e, ce sont **ces idées-là**. L'expression «Dieu est mort» traîne dans la philosophie depuis le début du 19^e siècle (Heine, Hegel) mais c'est Nietzsche, à la fin du siècle, qui suscitera le plus d'écho par ce «cri». Les deux guerres mondiales feront passer cette idée dans les faits. Cette idée, «Dieu est mort», n'est pas qu'un éclat des idées protestantes, elle est aussi une nouvelle idée; mais elle serait incompréhensible sans les idées qui l'ont précédée et qu'elle remplace (qu'elle inverse, en fait).

La décolonisation commence avec la fin de la 2^e Grande Guerre, mais les matières premières n'en continuent pas moins de venir du Tiers-Monde, alors que les produits finis se transforment peu à peu en endettement. C'est le «choc pétrolier» des années 70 qui fera prendre conscience de ce phénomène majeur: nous vivons de l'endettement; du nôtre et de celui du Tiers-Monde.

Voilà pour la *réalité* économique, c'est-à-dire une *vision partielle* de notre monde.

Pour comprendre notre époque, Toffler met plutôt l'accent, comme bien d'autres, sur les progrès technologiques. Selon moi, cette attitude est une obnubilation, une fascination, qui empêche de voir que la diffusion des nouveaux instruments de communication est encore une «massification» d'instruments qui n'étaient disponibles autrefois (dans les années 50) qu'à un nombre restreint de personnes. Que les ordinateurs des années 50 se soient perfectionnés en cours de route ne change rien à l'affaire. Ce prestige de la nouveauté technique est tel que l'auteur du résumé écrit comme une nouveauté que «les aptitudes professionnelles sont des atouts essentiels à qui veut trouver un emploi» (!).

De même, les États-cités dont parle Toffler font plus penser à la Cité-État de l'Antiquité grecque qu'aux efforts (nouveaux?) de décentralisation d'aujourd'hui. C'est peut-être parce que, dans le résumé, cette affaire d'État, d'États-Nations, d'États-cités et de mondialisation, n'est pas très claire. Il y a des marchés locaux et des marchés mondiaux, des technopoles et un monde de la 3^e vague, mais pas d'État et de marchés nationaux au milieu. Comme si les villes ne faisaient plus partie d'un pays et comme si le monde n'était plus composé de nations. Pourtant le Parlement européen, par exemple, et les Nations-unies sont fondés sur une représentation proportionnelle à l'importance des pays et des

nations qui les forment. Alors, qui est la «communauté mondiale» qui doit intervenir? Les Cités grecques étaient autonomes, mais les Grecs faisaient une (grosse) différence entre Grecs et non-Grecs (c'est-à-dire «Barbares»).

Il faudrait d'abord que je comprenne avant d'intervenir dans cette analyse de Toffler. Ce que je crois comprendre cependant, c'est l'idée d'hétérogénéité de la civilisation de la troisième vague. Et peut-être cela est-il «beaucoup plus complexe qu'on se l'imagine généralement».

Dire qu'une civilisation est homogène, ce n'est pas dire qu'elle est monolithique mais qu'elle a une seule origine, autant du point de vue historique que du point de vue interne («l'esprit» d'une civilisation). Quand la civilisation gréco-romaine s'est étendue à toute l'Europe puis à l'Amérique, elle a assimilé bien des éléments étrangers et elle s'est transformée, mais elle est restée la civilisation occidentale. Les changements dans l'histoire d'une civilisation, aussi importants qu'ils puissent être, ne constituent pas une disparition de cette civilisation. La conversion des empereurs romains au christianisme, le règne des empereurs barbares (non-romains) à Rome, la chute de Rome, l'empire de Charlemagne, la découverte de l'Amérique, la Réforme, l'invention de l'imprimerie et de la machine à vapeur ont été des changements qui ont eu des conséquences énormes, mais nos ancêtres sont demeurés des occidentaux. Et notre civilisation continue de se transformer et de rester occidentale et homogène. La fascination «très moderne» de la nouveauté en est d'ailleurs un signe évident.

Avant de supposer une désintégration de l'Occident en une communauté mondiale, il me semble qu'il faudrait définir «Occident». Peut-être est-ce quelque chose qui se désintègre depuis toujours, depuis son origine? Peut-être est-ce quelque chose qui cesserait d'être lui-même s'il cessait de changer? Peut-être que l'Occident s'est toujours conçu comme universel et que cela ne l'a pas empêché de donner naissance et d'entretenir en lui une foule de particularités?

L'idée d'hétérogénéité implique la disparition d'une civilisation au profit d'un amalgame de civilisations diverses (hétérogènes) ou d'une conquête par une autre civilisation ou encore d'une résurgence de la barbarie —l'éclatement en clans. Je ne sais pas si d'avoir écrit «l'explosion **des** idées» plutôt que «l'explosion **d'**idées» est un lapsus, mais cette expression, «explosion des idées», dit bien ce que pourrait être l'hétérogénéité appliquée à une civilisation: cela voudrait dire «émiettement». Et il est vrai que nous courons ce risque. On ne valorise pas l'innovation et le progrès sans risquer de se perdre.

Mais de se perdre n'est pas le but. D'ailleurs, de manière symptomatique, la fin de cette partie du résumé se perd dans une tautologie.

Les ordinateurs, les télécommunications digitales, les réseaux de communication et les nouveaux média deviennent essentiels et doivent avant tout s'adapter très rapidement aux changements technologiques qui se succèdent.

Quand la nouveauté doit s'adapter au changement, effectivement mes concepts éclatent. Passer de la clarté à la confusion n'est pas un changement dans la pensée, c'est la disparition de la pensée.

Ce que je veux dire finalement, c'est que de parler d'une «société entièrement nouvelle» par rapport à une «civilisation antérieure (disparue)», c'est s'ouvrir la voie à parler de n'importe quoi. Dites: «la réalité n'existe plus» et ensuite «je vais vous parler d'une réalité entièrement nouvelle», et vous verrez que vous pouvez dire sans risque d'erreur n'importe quoi. Toute cette affaire d'hétérogénéité et de variation de vitesse de renouvellement de la nouveauté a des conséquences sur l'école. On peut entrevoir ce que serait une école «entièrement nouvelle» qui remplacerait l'école «antérieure» pour correspondre à une «3e vague», pour ne pas dire «3e vogue».

Alors, du calme! La nouveauté est aussi ancienne que l'Occident. Il n'y a pas de Modernité sans Anciens. À la vision du futurologue Toffler, il ne faudra pas oublier d'ajouter la vision d'un historien ou simplement un autre point de vue sur la situation actuelle. Galbraith, par exemple, *L'économie en perspective*, particulièrement les perspectives ouvertes dans les derniers chapitres. Ou, pourquoi pas, les analyses que publie mensuellement *Le Monde diplomatique*, ou même la revue bilingue montréalaise *Vice Versa*. Le numéro 46-47, oct/nov 1994, de cette dernière revue comporte justement une entrevue avec Paul Virilio qui parle aussi des Nations (de leur réapparition dans l'ex-empire soviétique) et des États-cités à propos desquelles il parle de féodalité urbaine. Virilio est un spécialiste de la vitesse et de la perception, il sait que toute vitesse, toute accélération, toute fébrilité face à la nouveauté accroît les risques et l'ampleur de l'accident..., le «choc des civilisations».

Bernard La Rivière
professeur
Mars 1995